

CELUI
QUI DUT COURIR
APRÈS LES MOTS

GIL JOUANARD

CELUI
QUI DUT COURIR
APRÈS LES MOTS

(variations sur un thème récurrent)

Puzzle romanesque

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

ISBN: 978-2-7529-1176-6

(À la mémoire de Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, de Jean-Jacques Rousseau, de François René de Chateaubriand, de Valéry Larbaud, d'Henri Calet, de Jean Follain, de Léon-Paul Fargue, inlassables remueurs de l'entêtante matière autobiographique et raviveurs de leur « oubliuse mémoire »)

JE, TU, IL :
TROIS PERSONNES
DU PLURIEL SINGULIER

(entrée en matière)

Faire, de l'impulsif désir de se mieux connaître et de se vivre de façon plus dense et plus profonde, une œuvre littéraire, avec le secret et ambitieux projet d'atteindre ainsi le squelette mental et identitaire de l'homme en soi, n'est pas a priori fort original, puisque, depuis au moins Michel de Montaigne, c'est devenu un genre littéraire très prisé de ceux qu'on appelle les grands lecteurs, et considéré, non pas comme un excès public d'exhibitionnisme, mais comme un subtil et excitant chemin de traverse où viennent couramment cohabiter philosophie et poésie, roman et « confession ». Rousseau, Chateaubriand, Proust y excellèrent. Il y faut une dose de ruse capable de masquer les excès de narcissisme et les détournements sournois de la vérité. Il y faut aussi suffisamment d'orgueil pour aller s'imaginer que sa propre vie, à soi, est susceptible d'intéresser, voire de concerner, autrui.

Pour cela (c'est-à-dire pour disposer d'une réserve de substance textuelle suffisante) il importe d'abord d'avoir déjà vécu intensément des situations diverses, riches de singularité ou d'exemplarité. Le solitaire sédentaire et isolé n'aura d'autre recours que de s'y effacer en tant qu'individu, et donc qu'apparent sujet, en s'exposant

masqué, sous le couvert d'une troisième personne virtuelle. Ou de parler de lui en feignant de contempler le monde ou de méditer à propos des vicissitudes inhérentes à la condition humaine.

Mais, si c'est de la vie réelle qu'il s'agit, alors, il faut avoir vécu. Et ne pas avoir scrupule à se délivrer publiquement du fatras inextricable qui nous a fondé.

L'expérience – que Rilke recommande comme préalable à toute entrée en écriture – est le fruit de bien des aléas, au nombre desquels figure, et compte prioritairement, la part de risque qu'on aura su mettre en jeu.

Toutefois si Surcouf ou Livingstone ont plus à dire sur la diversité de la vie que François d'Assise ou Thérèse d'Avila (car ils ont vécu davantage et de manière infiniment plus diversifiée justement, et se sont confrontés aux authentiques réalités, qui ne sont que modérément d'ordre spirituel), il leur manquera toujours cette puissance d'introspection que suppose la démarche du mystique, du contemplatif ou du méditatif.

Alors, pas d'alternative : il faut à l'autobiographe secrètement altruiste, outre ce qu'on appelle le talent (conséquence d'un inlassable travail de perfectionnement du matériau, les mots, et de l'instrument, l'écriture qui les anime), à la fois disposer de cette expérience *nourrie d'anecdotes* et une capacité d'observation et de concentration pratiquement contradictoires. Il lui faut aussi, impérativement et paradoxalement, le goût d'autrui, même si menacent constamment de l'envelopper les tentacules de l'égotisme. En fait, il faut avoir été amené à vivre au rebours de ses dispositions. C'est-à-dire que le méditatif contemplatif devra avoir été plongé, de gré ou de force, dans le bain, souvent assez boueux, de cette

relation sociale que son être le plus intime aura pourtant aspiré à tenir à distance.

Montaigne, maire de Bordeaux, Chateaubriand, diplomate, Rousseau, nomade mondain pour assurer sa survie, Calet, journaliste collecteur d'anecdotes, Larbaud, voyageur de luxe, Follain, fêru de banquets et de cérémonies, furent de ceux-là. Janus spontanés, ils firent de cette contradiction l'étincelle déclencheuse de leur génie. Témoins de l'homme-en-soi (celui qui apparut avec le *Sapiens sapiens*), ils combinèrent expérience et retour sur soi, observation et introversion. Proust figure au tout petit nombre de ceux que leurs loisirs distingués et leur santé précaire préservèrent du souci de partager les vicissitudes du vulgum pecus.

Et c'est de cette convergence, dans leur œuvre, de ces deux voies résolument distinctes que vient notre adhésion. C'est d'elle que naquit ma détermination à ne pas chercher à écrire d'histoires, moi qui suis pourtant une sorte de conteur « naturel », et à faire de mon vécu la « matière de mon livre ». Non pas que je me sois estimé particulièrement digne d'intérêt, mais parce que les circonstances de ma vie, que je n'ai pas choisies, et qui furent tantôt dramatiques, tantôt emphatiques, parfois même cocasses, ainsi que les rencontres atypiques, déconcertantes, excitantes, que j'ai été amené à faire, au hasard de ma trajectoire biographique, ces circonstances donc ne m'ont jamais coupé de l'intime relation privée, exclusive, avec moi-même, avec moi seul.

Aussi mon livre, mes livres, est-il (et sont-ils) un tête-à-tête de moi avec moi-même, je dirais volontiers avec lui-même, paradoxalement offert en partage à qui veut bien y adjoindre sa propre solitude de lecteur.

Car, au fait, j'allais oublier : qu'est ce lecteur, sinon un solitaire de passage, dialoguant in petto au hasard de sa rencontre inopinée avec l'auteur, cet absent radical dont l'insistante présence est toutefois révélée par les seuls mots.

Pour parodier la célèbre phrase qui servait d'introduction à une suite d'indéchiffrables énigmes, juste après le générique beethovénien de Radio Londres, nous dirons avec un soupçon de solennité : « L'homme seul parle à l'homme seul. »

Quand j'écris, je crois vous entendre, vous, personnellement, assis, là, en face des mots, les miens, qui vous *regardent*.

ÊTRE, PARAÎTRE, SEMBLER, DEVENIR

Cela avait commencé avec les cas d'espèce dont le hasard avait été le froid instigateur puisque c'est lui, selon toute vraisemblance, qui les avait placés à ses côtés, au titre d'ascendants directs, dans la cornue de cette expérience quotidienne, périodiquement agitée par d'inconfortables circonstances et d'imprévus événements, les uns historiques, les autres domestiques, familiaux et conjugaux.

Toujours est-il qu'à neuf ans, et même à huit ans et demi, l'évaluation qu'il avait été amené à effectuer de la fiabilité du monde des adultes n'était pas de nature à le préparer à porter foi, lorsqu'ils lui furent exposés en classe quelques années plus tard, aux propos du Genevois Jean-Jacques Rousseau, stipulant que « l'homme naît bon » et que ce sont les aléas de l'existence qui le font se dégrader.

Sans parler des voisins et même du maître d'école un peu fourbe et plutôt brutal (mais aussi « maréchaliste » en souvenir de Verdun), il lui avait suffi de jauger la façon dont ses deux parents, cohabitants de ladite cornue expérimentale, conduisaient leur vie domestique, aussi bien que sentimentale et même parentale, pour constater que son père, plutôt brave homme et authentique héros de

la « Résistance », pouvait être dissimulateur et lâchement hypocrite dans sa façon de tromper en catimini sa mère à lui, fruit de leurs amours éphémères, mère au demeurant pompeuse d'air assidue et autoritaire jusqu'à la tonitruance, mais, à son crédit, aussi claire et nette qu'un ancien sou neuf.

Quant à cette prétendue « innocence », censée constituer le *background* (ou plutôt l'*Untergrund*, pour user de la langue de Herr Doktor Sigmund Freud) de l'enfance, il lui suffisait de constater, dans la cour de récréation, comment le chorus de ses condisciples (à quelques exceptions près, lui compris) se gaussait de la moindre marque de différence physique ou comportementale, et pouvait même brutaliser celui que ledit chorus avait pris en grippe pour d'incompréhensibles motifs. Lui-même, d'ordinaire discret et même timide, avait souvent été amené à s'interposer, quelquefois avec succès, souvent en pure perte, lorsque les lazzis ou les bousculades à demi méprisantes, à demi menaçantes, se mettaient à harceler la malheureuse victime.

Il avait même appris, à ses dépens, que les supposés amis, qu'on appelait du reste les alliés, pouvaient aveuglément tuer des innocents, au titre de dommages collatéraux (et notamment les deux petits enfants, ses voisins, ensevelis sous un mur derrière lequel ils avaient pensé pouvoir se protéger des bombes censément annonciatrices de notre prochaine « libération »).

Comment croyez-vous qu'il réagit à ce cumul de preuves et de témoignages à charge ? Il aurait pu faire comme la plupart de ses camarades : se laisser couler sans rechigner dans le moule où la société façonnait ses futurs « citoyens », ou, a contrario, comme certains esprits forts,

choisir la délinquance ou, au bas mot, une marginalisation teintée soit d'agressivité, soit de sarcasmes.

Ni l'une ni l'autre attitude n'entraient dans les caractères dominants de cette nature qu'il avait, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, peaufinée au gré de ses longues séances d'observation rêveuse et un peu mythomanaïque de ce surcroît de nature justement, dont la végétation, le climat et aussi le monde animal, principalement celui de l'univers entomologique, l'enveloppaient et le stimulaient.

Il avait en quelque sorte pris le large, non pas physiquement, mais mentalement. Il vivait ailleurs pour l'essentiel du temps, y compris en classe (trop curieux pour se contenter de cette macédoine pédagogique, il avait confié aux livres le soin de l'instruire).

Protégé du jugement péremptoire et du réflexe nuisible des grands comme des petits, il adopta les mœurs apparentes du timide et du distrait. C'est ce qui le sauva.

Quand il fut en âge de participer à cette vie de la cité dont ce qu'on appelle la politique, il s'éloigna encore davantage, au vu des fluctuations déconcertantes de ce consensus basé sur l'opposition d'opinions changeantes (il avait assisté, encore bébé, aux acclamations par la foule de Daladier rentrant au pays – son Vaucluse natal – après avoir capitulé à Munich; puis à celles adressées au vieux Maréchal sauveur de la France Éternelle, et peu après à son adversaire, symbole de l'indépendance nationale; plus tard, il vit mieux encore: nombre des électeurs farouches du PCF le devenir, avec la même conviction, du FN, son présumé et affiché contraire absolu!).

Alors, entre sage taoïste ou adepte du tchan et refuznik résolu il dressa son poste d'observation au sommet

de l'oppidum, d'où il se mit à considérer l'univers de 360 degrés qui s'étendait autour de lui, veillant bien à laver son regard assidûment au moyen de la rêverie contemplative dont la géologie, la botanique, le climat et leurs sous-produits naturels le faisaient se délecter.

Il avait eu le bonheur de découvrir en marchant les vertus thérapeutiques de la musique, de l'art en général, et de cette chose bien étrange qu'est l'assemblage hardi ou harmonieux de mots, mémorisés sous forme d'écrit.

Parvenu à l'âge où on s'efforce de recollecter les petits cailloux blancs semés jadis puis naguère dans le labyrinthe des chemins parcourus, il reste campé sur les constats et les désillusions, mais aussi sur les causes d'émerveillement, qui éduquèrent son enfance.

C'est ainsi qu'il parvient à respecter tout individu qui se présente avec ses certitudes, mais aussi avec ses doutes, mais qu'il se défie des slogans unificateurs. Cette cité, cela fait longtemps qu'il n'en attend plus de grands bienfaits.

L'avantage d'un tel cas de figure, c'est qu'il n'aura jamais cherché à le promouvoir sous l'apparence d'un exemple à suivre. Être ce que l'on est résulte de la combinaison de tant d'aléas que, tout bien réfléchi, c'est à chacun de se dépatouiller de sa vie propre. Toutefois, il est vrai que, plus il prendra de recul sur les circonstances, mieux il sera à même de les considérer dans leur globalité ; ensuite, d'un zoom gourmand, il pourra se pencher sur le détail de chacun de ces alter ego que lui sont ces semblables dotés de tant de marques de différenciation individuelle ! Il a appris que ce qui aux uns présente sa blancheur expose aux autres sa noirceur.

Il est du parti de l'arc-en-ciel.



Les contraintes étaient à vrai dire peu nombreuses, mais impératives : se laver les mains avant de passer à table, les dents après avoir mangé, faire ses devoirs et lire ses leçons, dire « Bonjour, Madame » ou « Bonjour, Monsieur », et pas « Bonjour » tout court, ou encore « Oui, Maman », et pas seulement « Oui ». « Finir son assiette », comme il était dit pour signifier que l'on devait en manger tout le contenu, n'avait pas un caractère aussi impératif, puisque cela se concluait généralement par « Il faut toujours que tu laisses quelque chose dans ton assiette ! Pense aux petits malheureux qui n'ont rien à manger, en Afrique ! Ils seraient bien contents, eux, d'avoir du gras, de la mie, des salsifis, du céleri rémoulade, des carottes râpées ».

Parmi les recommandations usuelles, il y avait celle de « ne pas s'abîmer les yeux à lire-tout-le-temps-comme-ça », celle, corollaire, pour mieux faire, de « plutôt sortir prendre-l'air-au-lieu-de-s'esquinter-les-yeux-et-de-rester-pâle-comme-un-cachet-d'aspirine ».

Notons également « Qu'est-ce que tu as à toujours bader aux corneilles ? », avec sa variante : « Oh, rêveur, tu descends sur terre ? » (ou encore « ... tu reviens parmi nous ? »). Dans l'ordre des constats affligés ou soucieux, il ne manquait guère de surgir à l'improviste : « Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? » ou bien « Jésus-Marie, qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ? ». L'idée dominante, c'était qu'on n'aurait guère le choix qu'entre « finir sous les ponts » (mais lesquels ?) ou « finir sur l'échafaud ». Pour ce qui était du pont, l'enfant ne pouvait guère se le figurer

que sous l'aspect de celui d'Avignon, tout déglingué, le seul qu'il ait jamais connu ; et l'échafaud, ce terminus, version vignette du Malet et Isaac, évoquant la glorieuse, puis lamentable, vie de Danton ou de Camille Desmoulins.

Sa propension à passer des heures, accroupi dans le carré d'herbe, à contempler la vie besogneuse des fourmis ou à chercher en vain les trèfles à quatre feuilles, lui valait des remarques sous forme de question, comme par exemple : « Mais qu'est-ce qu'elles ont, ces bestioles, à t'accaparer comme ça ? » ou encore : « Ma parole, mais, à force de les regarder, ces herbes, tu vas finir par en devenir une, d'herbe ! »

Pour les devoirs, dont le caractère rasoir autant que barbant ne semblait pas sauter aux yeux de la maisonnée, il avait droit au sempiternel « Ah, si j'avais pu y aller, moi, à l'école, je t'assure que je serais moins bête et que je passerais pas ma vie à faire des ménages ! » (ou, côté paternel, « ... et je passerais pas ma nuit à enfourner et défourner »).

À l'âge qu'il avait, lui, à son âge, ils étaient déjà au « turbin » ou ils « filaient doux », ou ils « se taisaient à table quand les grands parlaient ». Et qu'est-ce qu'il avait à « toujours mettre les coudes sur la table » ou à « avoir toujours les cheveux en broussaille » ?

Lui eut droit à des suppléments d'âme dus aux circonstances. Par exemple, lorsqu'il avait dans les cinq ou six ans, il ne pouvait s'empêcher, machinalement, de faire, en jouant, « pom-pom-pom-pom pom-pom-pom-pom », comme la radio le soir dans la demi-obscurité, rideaux tirés, et oreille droite du père colée à la bakélite jaune du poste. Faute de pouvoir lui expliquer les choses, si complexes pour sa cervelle de garçonnet, on lui disait cette

absurdité: « Surtout ne fais jamais ça dehors ou à l'épicerie, c'est très mal élevé ». Pour « merde », il savait, c'était un « gros mot »; mais qu'y avait-il de gros, dans « pom-pom-pom-pom »? De la même façon, lorsqu'un monsieur passait de temps en temps s'entretenir avec son père dans la chambre des adultes, à l'écart de ses oreilles à lui, et qu'il repartait après que la mère était sortie vérifier qu'il n'y avait personne de louche dehors, dans la rue, on lui faisait « chut! », avec un doigt sur la bouche, comme si ce monsieur-là était un mystère aussi profond que le sens de « pom-pom-pom-pom », quand il demandait « Maman, c'est qui, le monsieur? »

Un jour, quand il avait dans les sept ou huit ans, un thème, progressivement décliné en diverses variations, se mit à emplir l'atmosphère (atmosphère dont ils prenaient, progressivement, de plus en plus la gueule, façon Arletty). Thème initial: « C'est qui, celle-là ». Première variation: « C'est qui, cette salope? ». Troisième variation: « C'est elle ou moi, salaud! ». Puis survint un jour le jet, par sa mère, d'un réveil contre la cloison, jet qui eut pour effet de démantibuler le mécanisme dudit réveil, fracas accompagné des cris de la mère et des balbutiements du père; et enfin la sentence: « C'est dit: on divorce! »

Il eut droit quelque temps à des serremments de sa tête contre la poitrine ferme et volumineuse de sa mère, accompagnés d'un « Pauvre petit! Mon pauvre petit! ».

Et la vie changea à tout jamais.

★

Cela avait donc commencé dans une confusion totale et une suite embrouillée de contradictions. À défaut de

savoir clairement qui il pouvait bien être ni même ce qu'il était (ou plutôt se vivant herbe parmi les herbes, fourmi au milieu des fourmis, arbre dans les branches d'arbre), il avait de plus en plus conscience de ce qu'il n'était pas : être humain parmi les êtres humains, si ces êtres, là, étaient tous semblables à ceux qui constituaient son environnement proche ou lointain, ceux qu'on appelait « les gens ».

Ce n'est pas le mépris qui motivait ce sentiment d'être tout différent ; il n'avait encore aucun jugement de valeur et ne se posait pas la question du bien et du mal. Mais de toute évidence quelque chose l'empêchait de penser, ou en tout cas de dire, ce que les autres personnes disaient et pensaient peut-être, qu'il s'agisse de ses parents, des instituteurs, ou encore des voisins.

Ce qui semblait les requérir l'indifférait ; et ce qui lui importait persistait à demeurer étranger à leurs préoccupations. Qui donc lui avait, ne fût-ce qu'une seule fois, parlé du bourdonnement des insectes dans les feuilles de l'acacia, et des jeux auxquels s'y livrait le soleil ? Qui avait remarqué l'étrangeté des formes que l'on obtenait, sur la porte de bois du cagibi, lorsqu'entre trois doigts on en arrachait des lamelles ? Et qui s'était avisé de lui parler de cet insecte si bizarre qui vint se fracasser contre la vitre de la porte de la cuisine, ce lucane, ainsi qu'il en connut le nom plus tard dans un livre, tout comme il y apprit qu'on l'appelait familièrement « cerf-volant » ? Personne ; personne, jamais, ne lui parlait de rien de significatif.

Seuls les livres, lorsqu'il disposa enfin de la faculté de les lire, surent à la fois répondre à certaines de ses questions, mais aussi lui en poser d'autres, en échange. Savoir

qui étaient leurs autres n'était pas essentiel. L'essentiel, c'était ce que les livres disaient par eux-mêmes. Puis ils devinrent vite des interlocuteurs privilégiés. Il engagea sans tarder un dialogue avec eux ; on pourrait dire avec lui car, mis bout à bout, ils en vinrent vite à ne faire plus qu'un seul et même livre. Jusqu'au jour où lui-même réalisa qu'il était devenu, non pas un chapitre de ce même livre, mais des bribes de phrases éparses allant et venant, de paragraphe en paragraphe, et même de ligne en ligne, au hasard des mots qui s'interpellaient et s'apostrophaient, entrant parfois dans une phase de contradiction les uns des autres, ou au contraire se trouvant des points communs, des airs de famille ; bref : vivant infiniment plus que ne vivaient les gens.

Les gens, d'ailleurs, il en vint à se demander si, derrière le front commun de nullité et d'absence aux choses essentielles, ils ne disposaient pas, contre toute apparence, chacun, d'une existence autre, secrète ou ignorée d'eux-mêmes, qui les aurait rendus tellement plus intéressants et importants s'ils avaient su ou pu, ou voulu, la manifester en clair.

Il fut donc, à son insu (puis de plus en plus consciemment) le Christophe Colomb d'une *Terra Incognita*, à l'écart des normes et des mœurs.

★

Dès que les figurants de la tragicomédie familiale furent retournés en coulisse se démaquiller et quitter leur costume de scène, il se trouva enfin mis en présence des authentiques premiers rôles, ceux qui s'avéraient dignes d'affronter les rayons impitoyables de son laser oculaire